GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Boulot ou marmailles pour papa ?
Page 4

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 16 No 29 | 25 octobre au 8 novembre 2016 www.thelasource.com

Photo par Nic Lehoux

La dimension culturelle du développement urbain

par ANICK DUBÉ

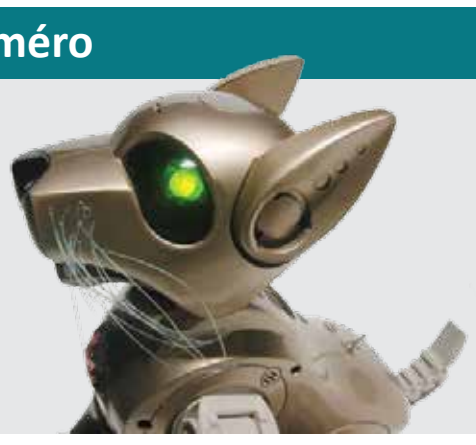
Avec plus de 400 000 habitants, la ville de Surrey subit depuis quelque temps une revitalisation de son environnement par une *intelligentsia* qui repense la cité. Pendant longtemps, les habitants de la ville de Surrey devaient se déplacer dans les grands centres, comme la ville de Vancouver, pour trouver du travail. Déplacements parfois difficiles considérant la densité de la circulation dans le Grand Vancouver et certaines lacunes sur le plan du transport en commun en provenance des villes en périphérie. Cependant, la construction du *Central City* est venue transformer l'approche économique de la ville en offrant à ses habitants l'avantage de graviter autour d'une valeur fondamentale contribuant à l'essor du développement économique : l'échange.

Central City est un projet né de l'histoire de Surrey, dont la croissance rapide et le manque de planification ont laissé sa population avec le sentiment de ne pas pouvoir bénéficier d'un *centre-ville* pour se rassembler. Le multiculturalisme dans lequel évolue la ville rendait intéressante la réalisation d'un tel projet d'envergure. Comment ont-ils réussi à faire converger les habitants de la ville vers un espace public commun ? En réaménageant un centre commercial en déclin au cœur de la ville, en y construisant au sommet le pavillon de l'Université Simon Fraser et en y intégrant une tour à bureaux. L'équipe de Bing Thom Architects a réussi sa mission : offrir une place publique où les résidants ont

> « Au lieu de nous séparer, la migration est plutôt notre histoire commune.
>
> *Mary Clare Zak, directrice générale de la politique et des projets sociaux de la Ville de Vancouver*

Voir "Surrey" en page 5 ➤

Dans ce numéro



Witness : art ou technologie ?
Page 8

Éclat de voix de Rokia Traoré au-delà des frontières de l'Afrique
Page 9

Verbatim

Ne pas trop se fier aux apparences

par JANMIE GUNAWARDENA

Vivre au Canada m'a appris que la notion de « l'acceptation pour tous » n'est pas un concept reconnu et mis en pratique partout dans le monde. Ce n'est pas quelque chose qui me préoccupait quand je vivais au Sri Lanka. Cependant, je n'avais pas non plus imaginé être, un jour, jugée différemment à cause de la couleur de ma peau avant mon installation au Canada.

Je comprends malgré tout la différence avec l'Amérique du Nord. Je n'étais qu'un bébé lors des attentats du 11 septembre 2001. Et pourtant, j'en ressens aujourd'hui les contrecoups lorsque je me présente devant un comité de sélection. Je les subis lorsque je me rends dans le Nord pour visiter ma soeur; je croise aussi des regards sévères dans les banlieues. Je ressens encore ces contrecoups à chaque fois que je me rends à l'aéroport ou en me promenant le long de la rue. Il me faut simplement continuer à garder le sourire.

Pour paraphraser le dicton qui dit qu'on ne sait pas ce qu'on a avant de l'avoir perdu, en effet l'indéniable acceptation de toutes les cultures est louable tant qu'elle ne s'accompagne pas de certaines idées reçues ou préconçues. Cela peut être irritant quand on présume que je suis Indienne ou que l'on me classe parmi les populations dites « brunes » du Sud-Est asiatique parce que, par raccourci « c'est pratiquement la même chose de toute façon ». Et non, ce n'est pas la même chose, parce que je suis une fière Canadienne de descendance sri lankaise. Le pire cas que j'ai connu a été lors d'une visite à Saskatoon avec ma famille l'été dernier. Permettez-moi de vous planter le décor.

Il faisait 31°C à la mi-août en 2015 et nous revenions d'une

Voir "Verbatim" en page 9 ➤

Novembre : mois des morts ?

par LIZ DANG

« Novembre a mis, comme un suaire,
Sa longue robe de brouillards ;
Le soleil, dans nos cieux blafards,
Semble une lampe mortuaire. »
Le Mois des morts, Victor de Laprade, 1865

Novembre porte depuis longtemps le nom de *mois des morts*. La chute des feuilles, la pluie, le froid, la grisaille de l'automne et les célébrations religieuses durant ce mois contribuent à perpétuer cette appellation…

Une histoire religieuse de l'Église catholique

Dans l'Église catholique, novembre est entièrement consacré aux défunts et aux trépassés. On l'appelle d'ailleurs *le mois des morts*. Plusieurs célébrations sont concentrées dès les premiers jours du mois : le 1er étant la Toussaint, un hommage à tous les saints, et le 2e étant le jour des Morts, consacré à la commémoration des trépassés. Comme plusieurs autres fêtes celtiques anciennes qui se déroulaient sur trois jours – la veille, le jour et le lendemain – le cycle est amorcé par l'Halloween, célébrée le 31 octobre.

Photo par Rhian

Le jour des morts n'est qu'une des expressions propres aux pays catholiques d'un culte des tombeaux beaucoup plus répandu.

L'institution d'une journée consacrée à l'intercession générale le 2 novembre est attribuée à Odilon, cinquième abbé de Cluny (mort en 1049). Ainsi, après avoir célébré la fête de tous ses membres sanctifiés qui sont réputés séjourner au paradis, l'Église catholique commémore, le lendemain, toutes les âmes qui souffrent au purgatoire et prie pour qu'elles accèdent au paradis. La dédicace d'un mois à une dévotion particulière est une forme de piété populaire relativement récente dont on ne trouve guère l'usage général avant le XVIIIe siècle. Novembre ne fut ainsi approuvé le mois des âmes du purgatoire par Léon XIII qu'en 1888.

La coutume, observée par les membres d'une famille, de se réunir et se recueillir le 2 novembre autour de la tombe de leurs morts, de la laver et de la fleurir, spécialement en France, de chrysanthèmes, est devenue, à l'époque contemporaine, l'une des rares manifestations publiques attestant d'un culte des morts en Occident.

Presque dans toutes les cultures

Le culte des morts est une pratique *religieuse* très ancienne et quasi universelle, laquelle, à l'origine, consistait à honorer les morts de la famille ou des ancêtres plus ou moins légendaires, mais aussi à se protéger d'eux, à les consulter ou à leur demander de l'aide. Le culte des morts suppose la croyance en une forme de permanence de l'être après la mort. Les préhistoriens considèrent généralement que l'esprit religieux est apparu avec les premières sépultures. Le culte des ancêtres, étant intimement lié à la connaissance des générations précédentes, a des liens étroits avec la généalogie des tribus concernées. Les religions orientales ont intégré depuis l'origine le culte des ancêtres. L'islam, lui, ne le reconnaît pas.

Il existe également des divergences chez les chrétiens non catholiques. Dans la tradition protestante, le culte du souvenir célébré à l'intention du défunt est en revanche inconnu : les morts sont entre les mains de Dieu. Certains pasteurs organisent néanmoins aux alentours de la Toussaint un *office pour les familles en deuil*, au cours duquel ils prononcent les noms des défunts de l'année. Chez les orthodoxes, l'intercession de l'Église pour les défunts est constante car la tradition orientale énonce que l'âme peut progresser vers la lumière divine, même après la mort.

Un recul en Colombie-Britannique

Selon une enquête de Statistique Canada en 2011, le catholicisme regroupe 15 % de la population en Colombie-Britannique, contrairement à 39 % dans tout le Canada. Par ailleurs, d'après une étude de Sarah Wilkins Laflamme, chercheure associée au *Centre for Studies in Religion and Society* à l'Université de Victoria, les non affilés à une religion représenterait plus de 44 % de la population provinciale. La C.-B. possèderait donc le taux de non affiliation religieuse le plus élevé non seulement au Canada, mais à travers l'Amérique du Nord. Nombreux sont ceux qui pensent que ce fait provient principalement de sa population importante d'origine asiatique. Serait-il donc légitime d'approfondir leur conception du culte des morts ?

Le culte des ancêtres joue, depuis les temps les plus anciens,

Voir "Toussaint" en page 10 ➤

Le grain de sel de Joseph Laquerre

CANADA POSTES POST CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (français) **Edwine Veniat**
Rédacteur en chef adjoint (français) **Guy Rodrigue**
Espace francophone **Éva Caldieri, Guy Rodrigue**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (français) **Laurence Gatinel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Fiona Benson, Bonny Bung, Deanna Choi, Meagan Kus, Jennifer Jang, Jacqueline Martin, Cheryl Olvera, Catherine Stabler, Melodie Wendel-Cook**
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Vitor Libardi**
Responsable des médias sociaux **Laurence Gatinel**
Médias sociaux **Anita Egejuru**
Premier conseiller de rédaction **Paul Gowan**

Graphist **Yvonne Kwok**
Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Fiona Benson, Alison Chiang, Liz Dang, Anick Dubé, Robert Groulx, Pascal Guillon, Janmie Gunawardena, Susan Hancock, Florence Hwang, Andrew Kruschell, Cherrie Lam, Catherine Lefebvre, Eduard Lladó Vila, Jake McGrail, Debo Odegbile, Derrick O'Keefe, Don Richardson, Valérie Saltel, Curtis Seufert, Lou Djibrilou Tall, Naomi Tse, Selma van Halder, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, Alexandre Gangué, Robert Isaak, Joseph Laquerre, Shannon Lesiuk, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.
La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Jour du Souvenir, l'éternel débat

par EDUARD LLADÓ VILA

Le 11 novembre marque la fin de la Première Guerre mondiale. La date a été choisie pour rendre hommage aux plus de 110 000 soldats qui, depuis la création du Canada, sont morts en défendant leur patrie. Instaurée en 1931 sous le nom de Jour du Souvenir, cette journée ne reçoit pas le même traitement dans tout le pays. Tandis qu'elle fait l'objet d'un congé payé en Colombie-Britannique ou au Yukon, cette date n'est pas férié au Québec ou en Ontario. La question se pose donc bien : le Jour du Souvenir devrait-il être congé à l'échelle nationale ?

Photo de la Légion royale canadienne

Tous les 11 novembre, on observe deux minutes de silence à 11 heures.

Il s'agit d'un débat sur lequel beaucoup d'encre a coulé, avec pas moins de six initiatives parlementaires menées depuis 2004, toutes sans succès. L'année dernière encore, et malgré un soutien presque inédit des conservateurs, libéraux et verts, un projet de loi concernant le Jour du Souvenir s'est heurté aux délais de fin de législature et a failli être voté par la Chambre des communes et le Sénat avant leur dissolution.

La nouvelle session parlementaire entamée, le député fédéral pour Nova-Ouest (Nouvelle-Écosse), le libéral Colin Fraser, a relancé le débat en déposant en septembre dernier l'énième projet de loi portant sur le Jour du Souvenir. Le texte est présentement à l'étude du Parlement.

De *jour férié* à *fête légale*

En vigueur depuis les années 1970, la loi instituant certains jours de fête légale attribue au 11 novembre le caractère de *jour férié*. Or, c'est au niveau provincial que sont décrétées la plupart des fêtes donnant droit à un jour chômé et payé. De ce fait, le Jour du Souvenir est congé dans six provinces (Colombie-Britannique, Alberta, Saskatchewan, Terre-Neuve-et-Labrador, Nouveau-Brunswick et Île-du-Prince-Édouard) et dans les trois territoires (Yukon, Territoires du Nord-Ouest et Nunavut). En revanche, le Québec, l'Ontario, le Manitoba et la Nouvelle-Écosse n'ont pas retenu cette date dans leur calendrier de jours fériés. Dans ces quatre provinces, seuls les fonctionnaires fédéraux et les employés des sociétés d'État bénéficient d'un congé payé.

La motion de monsieur Fraser vise à changer le statut du Jour du Souvenir en modifiant la désignation de *jour férié* pour celle de *fête légale*, telles la Fête du Canada (le 1er juillet) et la Fête de Victoria (observée le lundi précédant le 25 mai). Le projet de loi prévoit également que lorsque le 11 novembre tombe un samedi ou un dimanche, le jour de fête légale soit observé le lundi qui suit.

Une éventuelle adoption de ce projet de loi n'obligerait pas le Québec, l'Ontario, le Manitoba et la Nouvelle-Écosse à marquer le 11 novembre dans leur calendrier de journées fériées car les provinces auraient toujours le dernier mot. Cependant, il leur deviendrait par la suite difficile de justifier une telle absence.

Ne pas en faire un congé ordinaire

Le coût économique qui serait attaché à l'ajout d'un jour de congé s'avère une des raisons qui expriment le mieux la fermeté qui existe dans ces quatre provinces. Par exemple, l'actuel gouvernement québécois estime que cela entraînerait une perte de productivité de l'ordre de 600 millions de dollars.

Mais c'est surtout la crainte que le Jour du Souvenir ne devienne aux yeux des Canadiens qu'un simple jour férié qui génère davantage de réserves, notamment parmi les associations d'anciens combattants. « Si on donne aux Canadiens des vacances, il est possible qu'ils ne prennent pas le temps de se souvenir », souligne Bill Maxwell, officier supérieur de la Légion royale canadienne, une des organisations de vétérans qui s'oppose à un Jour du Souvenir férié dans tout le pays. « Cela n'aiderait pas à incrémenter la prise de conscience autour du Jour du Souvenir », rajoute monsieur Maxwell, pour qui *l'éducation et la commémoration* doivent rester les spécificités permettant d'honorer les soldats canadiens morts au combat.

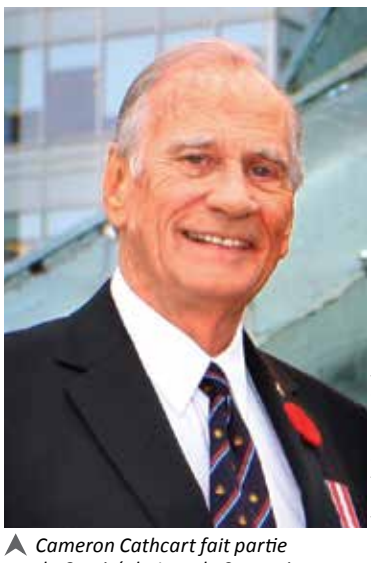


Photo de Cameron Cathcart

Cameron Cathcart fait partie du Comité du Jour du Souvenir de Vancouver qui regroupe 45 organisations.

Responsable des cérémonies du Jour du Souvenir à Vancouver, Cameron Cathcart est d'un avis différent. Convaincu qu'il y a actuellement une revivification de l'intérêt pour la mémoire de guerre, Cathcart considère qu'un congé à l'échelle nationale contribuerait à « focaliser plus d'attention » sur l'ascendance de cette date. « Je voudrais bien que le Jour du Souvenir soit férié dans tout le pays ; il s'agit d'une date dont le pays entier doit être fier », précise-t-il.

Les débats

Ouf ! Fini les débats. Je ne pense pas trop m'avancer en disant que les jeux sont pratiquement faits. Donald Trump s'est trompé sur sa destinée. Il ne sera pas président des États maintenant plus que jamais désunis. Ainsi qu'un grand nombre de Canadiens, je ne vais pas m'en plaindre. Mais, comme le disait mon grand-père, trappeur de son état, il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Prudence oblige. Chose certaine : nous n'aurons plus, du moins je l'espère, d'aussi bas débats.

Ceci étant dit, de quoi allons-nous aujourd'hui débattre ? Les sujets ne manquent pas. Personnellement, j'aimerais que nous débattions de la question des débats. Les débats assurément méritent un débat. Si nous osions, pour commencer, nous pourrions remettre en question leur utilité ou leur futilité. À quoi servent les débats ? Sont-ils là pour nous informer, nous éclairer ? Servent-ils à nous distraire, à nous occuper, à meubler nos vies ? Ces questions, vous l'admettrez, méritent d'être débattues.

Au cours de cette récente série de télé-irréalité, tous les coups furent permis, particulièrement les coups bas où les déclarations mensongères étaient de rigueur. Une situation qui convenait parfaitement à Trump. Il était dans son élément. L'arène du *trash talk* c'est son domaine, son lieu de prédilection. Il s'y complaît. Pour énoncer des âneries et lâcher des souillures et des injures, personne n'arrive à sa cheville qui continue d'enfler. L'outrageux gladiateur assène des coups dont la violence verbale, venant d'un individu aspirant au plus haut rang de l'État, nous laisse cois. Tout ce qui manque c'est un peu de sang pour lui donner totale satisfaction. « Oyez, oyez, braves gens ! Venez assister au combat du siècle dans l'amphithéâtre de la télévision. Un spectacle à vous couper le souffle et à vous dégoûter à tout jamais des débats politiques. *Trumpipo* le terrible va affronter *Hilarante la mal aimée*. »

Eh oui ! Comme un idiot, j'ai regardé bêtement cet affront à l'intelligence et à la dignité humaine.

> Les débats assurément méritent un débat. Si nous osions, pour commencer, nous pourrions remettre en question leur utilité ou leur futilité.

Nous sommes en droit de remettre en question la valeur des débats depuis l'apparition de Donald Trump sur la scène politique. Ses débats avec Hillary Clinton ont attiré une foule de téléspectateurs comme on ne l'avait jamais vu auparavant. Sommes-nous maintenant plus avancés que nous l'étions au début de ces débats ? Pas que je sache. La politique, personne n'en doute de nos jours, se range désormais au même chapitre que les sports ou toute autre forme de divertissement. L'important, c'est le spectacle. Nous avons ainsi assisté au Super Bowl de la politique américaine. À tout moment je m'attendais à voir apparaître Beyoncé ou Madonna pour meubler les temps morts.

Trump : trompé sur sa destinée ?

Le combat pugilistique entre Donald et Hillary a pris des proportions qui sont allées au-delà des espérances des diffuseurs et des publicitaires. Il y a de l'argent, beaucoup d'argent à se faire. Autant profiter de l'occasion, se sont-ils dit. Dommage que les présidentielles n'aient lieu que tous les quatre ans, ont-ils pensé dans leur for intérieur.

Au cours du premier débat j'étais, je dois l'admettre, rivé. Au second, après un moment, j'ai désespéré. Au troisième et dernier affrontement, j'ai failli m'emporter. Je n'en pouvais plus.

De ce combat entre ce coq empâté et cette dame au sourire crispé, figé, je n'ai rien retenu sinon le sentiment de m'être fait avoir. La télévision m'a tendu un piège et je m'y suis laissé prendre. Si les philosophes encouragent les débats, en autant que ceux-ci s'intéressent à saisir la vérité, les politiciens eux, c'est fort dommage, s'en servent surtout pour la cacher, car toute vérité n'est pas bonne à dire et à entendre, semble-t-il. Il faut donc alors la camoufler, l'arranger ou la déguiser. En somme il s'agit de raconter des salades. Nous sommes alors ensorcelés, quasi hypnotisés, incapables de discerner le vrai du faux. Nous devenons donc cyniques, méfiants et surtout découragés.

La sincérité ne paie pas en politique. Elle vous détruit. Un candidat honnête est un candidat qui a perdu la tête. Ses chances d'être élu sont fortement réduites face à un adversaire qui possède la maîtrise et les rouages du médium. Abandonnons donc les débats politiques télévisés qui n'ont d'autres raisons d'être que d'exhiber un show et de renflouer les caisses des commanditaires

À la place je suggère que l'on fasse passer des examens écrits et oraux aux candidats avec des questions précises et pertinentes, comme aux collégiens. Les meilleures notes obtenues détermineront le ou les gagnants. Qui dit mieux ? Nous pouvons toujours débattre du bien-fondé de cette suggestion; pas à la télé bien entendu. Plutôt, débattons dans les rues, sans nous mettre des bâtons dans les roues.

Photo de Personal Creations

Maman au travail et papa… à la maison

par GUY RODRIGUE

« Moi, quand je me lève le matin, c'est pas maman qui me fait à déjeuner et qui s'occupe de ma sœur et moi pendant la journée. Non, c'est mon papa ! ». Préparez-vous, il se pourrait fort bien que vous entendiez de plus en plus de telles paroles d'enfants dans votre entourage. Pourquoi ? Parce que le profil du parent au foyer a évolué au Canada au cours des 40 dernières années : il est de plus en plus masculin ! Voilà ce qui ressort d'une récente enquête de Statistique Canada.

Depuis des décennies, le modèle familial change au Canada. À la famille nucléaire viennent maintenant s'ajouter la famille recomposée, la famille monoparentale, la famille élargie et l'homoparentalité. Bien que la famille nucléaire, composée d'un couple avec enfant(s), demeure le modèle de famille traditionnelle le plus répandu, certains changements ont été remarqués au sein de celui-ci. Pendant que maman regarde ses courriels du travail et assiste à des *meetings* qui se terminent en 5 à 7, c'est papa qui fait le lavage, conduit les enfants à l'école et change les couches.

Troquer le crayon pour le biberon

Que peut bien pousser un journaliste, par exemple, à laisser son crayon de côté pour manipuler le biberon toute l'année ? Eh bien, la raison économique semble arriver en tête de liste. « De manière générale, on constate que les pères au foyer ont très souvent un revenu inférieur à la conjointe (…). Aujourd'hui, je pense que 30 % des femmes au Canada ont un revenu supérieur à leur conjoint, donc cela peut conduire à ce type de changement, soit un renversement des rôles traditionnels », lance Diane-Gabrielle Tremblay, professeure à l'École des sciences de l'administration à la Télé-université du Québec et auteure de diverses publications liées, entre autres, à la conciliation travail/famille.

Photo de TÉLUQ
Diane-Gabrielle Tremblay, s'intéresse au phénomène des pères au foyer.

Il semble que le chômage et les récessions pourraient également expliquer une telle hausse des pères s'occupant des enfants à plein temps. « Pour le Canada anglais, c'est un peu plus difficile à expliquer si ce n'est que lors des périodes de crises économiques, comme celle de 2008-2012, il y a peut-être un peu plus de pères qui ont perdu leur emploi, en Ontario par exemple. Les hommes, issus souvent des secteurs industriel et manufacturier, sont plus touchés par une récession que les femmes, qui elles se trouvent majoritairement dans le secteur des services qui progresse au Canada », ajoute-t-elle.

De plus, l'augmentation du niveau de scolarité des femmes et la croissance de leur activité sur le marché du travail au cours des dernières décennies a provoqué ainsi une hausse du nombre de familles à un soutien ayant un parent au foyer, notamment le père.

Papa à la maison pour de bon ?

Bénéficier d'un congé de paternité pourrait aussi conduire à exercer le métier de *père au foyer*. Le Québec, et les pays nordiques comme la Suède et la Norvège, sont les seuls endroits au monde à offrir un congé réservé aux pères et non transférable à la mère lors de la naissance d'un enfant. « Aujourd'hui, près de 80 % des pères québécois prennent ce congé de paternité de 3 à 5 semaines. Et l'expérience des pays nordiques nous montre que lorsque les pères interviennent à la naissance, ils auront tendance par la suite à s'impliquer davantage. Donc, pour le Québec, ce même phénomène peut se produire. Cela devient donc plus naturel et plus normal pour eux – de devenir pères au foyer – puisqu'ils l'ont fait lors de leur congé de paternité », tente-t-elle d'expliquer.

À ces motivations poussant les pères à demeurer à la maison s'ajoute également le changement de mentalité que connaît le pays ; on pointe de moins en moins l'homme optant pour le métier de *père au foyer*. De plus en plus, les pères accompagnés de leurs enfants se font présents dans les parcs, les théâtres et les piscines municipales. Donc, ne soyez pas surpris de voir de plus en plus de *salles familiales* dans les lieux publics, permettant par exemple aux papas de changer la couche de fillette, en toute intimité !

Quelques statistiques

Statistique Canada définit un parent au foyer comme étant une personne dans une famille comptant un couple ayant au moins un enfant de moins de 16 ans à la maison, qui n'avait pas d'emploi ni d'entreprise, n'était pas à la recherche de travail, ne fréquentait pas l'école et ne souffrait pas d'une incapacité permanente durant la semaine de référence de l'enquête; les parents en congé de maternité ou en congé parental ne sont pas considérés comme des parents au foyer s'ils ont un emploi qu'ils reprendront après leur congé – ils sont considérés comme ayant un emploi et étant absents du travail.

10 % : Parmi les familles canadiennes ayant un parent au foyer, le père reste à la maison dans 10 % des cas en 2015, comparativement à 1,4 % en 1976.

32 000 : Le nombre de familles canadiennes ayant un père au foyer a augmenté de 32 000 entre 1976 et 2015.

18 % : 18 % des familles comptant un couple avec enfants ont un parent au foyer en 2015, comparativement à 53 % en 1976.

10 % : De 1976 à 2015, la proportion des pères au foyer a augmenté d'environ 10 % en Colombie-Britannique, plaçant la province au troisième rang, après les Provinces de l'Atlantique (18 %) et le Québec (13 %).

44,5 : L'âge moyen des pères au foyer canadiens est de 44,5 ans.

35,8 % : 35,8 % des pères au foyer ont un diplôme d'un collège ou d'une école de métier, 30 % un diplôme d'études secondaires, 22,3 % un diplôme universitaire, et 11,9 % un niveau inférieur à des études secondaires.

Source : Mégatendances canadiennes de Statistique Canada, Enquêtes sur la population active, 1976 à 2015

Roger Parent libère la parole des nouveaux immigrants africains

par LOU DJIBRILOU TALL

Récits poignants de personnages qui font cas de leurs états d'âme, le documentaire du réalisateur canadien Roger Parent vous tient admirablement en haleine. Plus d'une heure d'horloge durant, *De Sherbrooke à Brooks* met le doigt sur ce qui s'apparente à la quête d'une terre promise. L'œuvre offre au spectateur de vivre le sinueux trajet qui part du Congo vers les camps de réfugiés d'Ouganda ou de Tanzanie, pour aboutir à un exode à l'intérieur même du Canada. Tous dénudent les péripéties d'un exode les ayant marqués au fer rouge. Le géniteur de l'œuvre, que nous avons approché, reconnaît à juste titre que « les témoignages de ces protagonistes jettent un éclairage sur le système d'immigration au Québec et en Alberta ».

Là où ils espéraient cependant trouver le point de chute final pour panser les morsures de la vie, les immigrants qui ont accepté de témoigner doivent déchanter. La politique d'intégration que le Québec leur réserve et le refus de valoriser leurs compétences sont épinglés par tous. Tiraillés entre l'inclination pour Sherbrooke, leur « ville natale » et le manque d'emploi, beaucoup s'en vont à contrecœur dans l'Ouest, en Alberta. « Là-bas, à peine arrivée, j'ai décroché un emploi après une entrevue d'embauche qui n'a pas tardé ! », confie Angèle Juma. Amer. Désiré Kiana, ayant lui-même fait le trajet du Congo à Sherbrooke, avant d'aller s'établir à Brooks, affirme que : « Les jeunes immigrants qui arrivent ont besoin d'une intégration réussie ».

Partir encore ou s'enraciner enfin ?

Or Brooks fait la différence en la matière, consciente de l'atout que représente sa communauté diversifiée avec plus de quatre-vingts groupes : « là-bas, poursuit monsieur Kiana, fortement impliqué du reste au sein de la communauté pour une intégration réussie de ses membres, tous travaillent ensemble pour que chacun se sente chez soi ». La famille d'Estella Kasaba illustre d'ailleurs à merveille l'intégration réussie. Elle s'est acheté sa maison grâce au dur labeur des parents qui ont fait le choix du voyage de Sherbrooke à Brooks. De surcroît, la jeune Estella s'est vue primée pour son implication au profit du bénévolat communautaire. Elle dit à juste raison : « Je suis fière de moi, maintenant je parle le français, le swahili et l'anglais ! ». Une reconnaissance qui fait sûrement du bien et l'incitera à la persévérance.

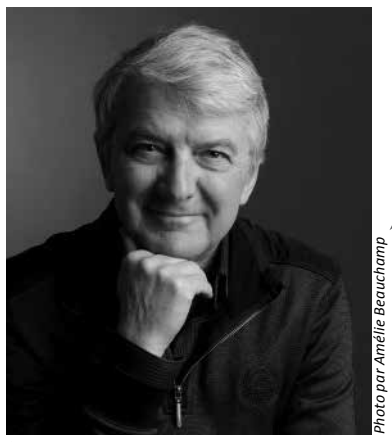


Photo par Amélie Beauchamp

Roger Parent permet de vivre le sinueux trajet d'immigrants, du Congo vers les camps de réfugiés pour aboutir au Canada.

Photo de l'ONF

Un film canadien qui libère la parole des nouveaux immigrants originaires d'Afrique.

Il y a, bien entendu, ceux qui ne désespèrent pas de construire leur nid à Sherbrooke un jour prochain. Est-ce par pur pragmatisme, l'envie ultime de se stabiliser enfin et de ne pas tout le temps être en errance ? Marie-Claude en est une illustration. Cette ressortissante camerounaise diplômée en hôtellerie, lâche sur un ton désabusé : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Ses propos trouvent leur sens quand on tient compte de ceux qui reviennent sur leurs pas pour se refaire au Québec à l'image de la mère de famille Angèle, qui se plaignait entre autres de l'insécurité qui guette les jeunes à Brooks.

Le français, même hors du Québec…

Il est heureux de constater que tous les protagonistes clament leur veine de se retrouver au Canada. Pas un seul n'a émis le regret de s'être établi au Canada, encore moins l'envie de s'en aller. Bien au contraire, le Canada apparaît comme un cadeau du ciel, tous sont aux aguets d'une chance, celle qui donnera un travail décent. Un bémol tout de même, Marie-Claude venue du Cameroun ne croit plus au rêve américain.

En ayant visionné le film, on peut toutefois se questionner s'il n'aurait pas fallu donner aux autorités locales de Sherbrooke l'occasion de s'exprimer ? « Il y a tellement de récriminations contre la politique d'accueil des nouveaux arrivants ! », disent certains. À cet effet, Roger Parent recadre les faits : « Ce que le film dépeint, c'est avant tout l'errance et la difficulté des choix de vie auxquels font face ces nouveaux arrivants. Le documentaire fait ainsi état des acquis et signale des défis existants par rapport à la rétention et à l'intégration des nouveaux arrivants ». De fait, cette œuvre majeure ne manquera pas d'être une référence pour toute réflexion sur la perpétuelle question migratoire qui se pose au Canada et à la terre entière. Roger Parent voit donc juste en s'intéressant à « cette population qui renouvelle présentement la francophonie de l'Ouest canadien ».

Les personnes intéressées peuvent visionner ce film sur UNIS TV le 20 novembre à 20 h, en version originale française, sur www.onf.ca (accessible gratuitement pour quarante-huit heures, dès le 21 novembre à 23 h) ou se le procurer également sur Internet à ce même site de l'Office national du film. Une tournée dans les communautés et les universités du Québec et de l'Ouest canadien est à prévoir pour l'automne et l'hiver 2016–2017.

Suite "Surrey" de la page 1

envie de se rassembler, toutes origines confondues. Un amalgame d'atriums baignant dans la lumière naturelle organisent le bâtiment à l'intérieur. La construction en bois lourd, matériau historiquement associé à la Colombie-Britannique, est utilisée ici de façon contemporaine et technologiquement avancée.

Ville de migration

La transformation de l'espace public de Surrey vise à densifier la banlieue afin d'offrir à sa communauté la chance de s'intégrer à son environnement, d'une part pour le travail et d'autre part pour la vie sociale. « Les villes attirent le monde grâce à des ouvertures économiques et celles-ci se retrouvent de plus en plus vers les grands centres », affirme Pierre Gallant, architecte. Le professeur d'université, Kamal Al-Solaylee, s'est exprimé sur le sujet dans le cadre d'un récent *Walrus Talk*. « Nous parlons de villes de migration, ces gens travaillent dans les grandes villes, mais ne peuvent s'offrir un logement dans les grands centres comme Vancouver, alors ils vivent en marge », explique-t-il. Il devient alors impératif pour la communauté de s'identifier à sa ville afin de s'y intégrer et d'y ressentir un sentiment d'appartenance, tout en conservant sa culture.

Photo par Nic Lehoux

Transformation de l'espace public à Surrey.

Surrey, un nœud idéal d'interaction

« Au lieu de nous séparer, la migration est plutôt notre histoire commune. », confie Mary Clare Zak, directrice générale de la politique et des projets sociaux de la Ville de Vancouver, lors de son exposé au *Walrus Talk* de Surrey le 29 septembre dernier. Comptant 41 % d'immigrants parmi sa population, Surrey ne cesse de croître, économiquement et démographiquement. « C'est très positif comme situation », affirme Pierre Gallant. Selon lui, si la ville reçoit des gens, c'est donc qu'il y a un besoin de s'y rendre, un attrait, ce qui veut dire qu'elle évolue et que cela crée une force économique intéressante. « Cela amène un remue-ménage qui en choque certains, mais qui donne des chances à plusieurs autres », renchérit-il.

La culture canadienne se voulant inclusive et accueillante, il est d'actualité de penser qu'il existe une place pour les différentes langues et cultures dans le pays. Le Centre urbain de Surrey se retrouve alors au cœur d'un échange multiculturel combinant toutes les classes de la société où partage et culture sont les mots d'ordre. « La nature humaine a peur du changement, mais elle désire le changement », conclut Pierre Gallant.

Qui est Bing Thom ?

Architecte canadien originaire de Hong Kong, Bing Thom est reconnu pour avoir travaillé à la conception de plusieurs bâtiments de la ville de Surrey, notamment le *Central City*, la *Surrey City Centre Public Library* et le *Guildford Aquatic Centre*, pour lequel il a reçu la médaille d'excellence en architecture en 2016. Subitement décédé le 4 octobre dernier à l'âge de 75 ans, monsieur Thom laisse derrière lui un héritage important pour la population et la communauté des architectes.

LIVRES

WORLD KIDS BOOKS

Livres français pour enfants

International Village Mall

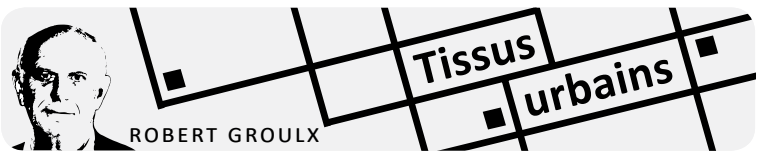
88 West Pender St

Vancouver, BC

WWW.WORLDKIDSBOOKS.COM

10% de reduction

WORLD KIDS BOOKS



L'avenir des grands immeubles est en bois !

En 1885 les piétons de Chicago s'inquiétaient des risques qu'ils couraient lorsqu'ils passaient devant le *Home Insurance Building*, le premier immeuble qui a donné naissance à l'expression *gratte-ciel* qui venait d'être construit. La crainte était qu'il s'effondre puisque jamais encore on n'avait construit un édifice de cette hauteur. Imaginez, il ne faisait que 42 mètres et ne comptait que 10 étages mais la question était de tenter de comprendre comment ses constructeurs avaient fait pour qu'il puisse tenir debout et que l'on s'y sente en sécurité en dedans comme devant. Voilà quelques unes des questions que l'on aurait pu entendre à l'annonce de la construction sur le campus de UBC du *Brock Commons*, une tour de logements de 18 étages, haute de 53 mètres et entièrement construite en bois en faisant ainsi le plus haut immeuble entièrement en bois au monde ! On peut voir l'immeuble qui est déjà érigé sur le campus et qui sera prêt à être occupé par 400 étudiants pour la rentrée de 2017. Mais comme on s'inquiétait de la solidité d'un immeuble de dix étages en pierre en 1885, aujourd'hui on se questionne plus sur la solidité des immeubles de plus de 10 étages en bois et de leur performance en cas de tremblement de terre ou d'incendie.

Photo d'UBC

Brock Commons est une nouvelle residence universitaire à UBC qui sera l'un des immeubles en bois les plus hauts au monde une fois achevé.

Comme à la fin du 19e siècle, ce sont les avancées technologiques qui permettent maintenant d'atteindre de nouvelles hauteurs que l'on croyait impossibles jusqu'à aujourd'hui. Il est maintenant possible de fabriquer en usine, dans un environnement sec et à l'abri des intempéries, des panneaux de bois laminés croisés pour en faire des murs et des planchers ou des blocs lamellés et collés pour en faire des poutres. Les panneaux peuvent atteindre jusqu'à 300 mm d'épaisseur, varier de 3 mètres de largeur par 15 mètres de longueur. Quant aux poutres, elles peuvent atteindre jusqu'à 175 mm de largeur ou plus si elles sont doublées selon l'utilisation prévue. Pour vous aider à comprendre la rigidité et la solidité de ces panneaux qui deviendront murs, planchers, poutres et colonnes, imaginez le principe des pans en briques Lego que vous doublez en épaisseur pour ériger de grandes structures, avec par exemple des briques perpendiculaires aux autres à intervalles réguliers.

C'est ce type d'avancée qui permet aux architectes et aux ingénieurs spécialisés dans les grands ouvrages en bois de concevoir et de réaliser des immeubles dont la taille rivalise avec les structures de béton et d'acier. D'ailleurs il existe à Vancouver deux entreprises qui se spécialisent dans la construction de grands immeubles en bois, soit la firme d'ingénierie Equilibrium sous la direction des ingénieurs J. Eric Karsh et Robert Malczyk et la firme d'architectes MGA sous la direction de Michael Green. Les deux font figure de chef de file au Canada et ailleurs dans le monde et ont collaboré ensemble sur le *Wood Innovation and Design Centre* de Prince George et le *Ronald Macdonald House* de Vancouver.

Un des éléments qui contribuent à la solidité de ces grands ensembles est dû au fait que l'ensemble de ces éléments sont préfabriqués en usine, réduisant de beaucoup le temps passé sur le chantier de construction, puisqu'une fois sur place il ne s'agit que d'assembler le tout. Ainsi les tolérances et les spécifications stipulées dans les plans et devis sont atteintes avec autant de précision que pour les poutres en acier. Pour ce qui est de la question de la résistance aux tremblements de terre, la rigidité atteinte est aussi grande que celle du béton selon les ingénieurs et architectes qui se spécialisent dans la construction des grands immeubles en bois. Pour ce qui est de la résistance au feu par exemple les standards que le *Brock Commons* de UBC doit atteindre vont au-delà de ceux requis pour un immeuble en béton et acier de même taille.

La sensation de bien-être qui se dégage des beaux ensembles en bois se retrouve aussi dans ces grands ouvrages qui contribuent en plus à la réduction des émanations de GES puisque le bois séquestre ces gaz au lieu d'en émettre comme c'est le cas du béton.

Pour voir à quoi ressemble ces grands ensembles de bois, en plus d'aller voir l'immeuble *Brock Commons* à UBC, allez jeter un coup d'oeil au nouvel immeuble *Telus Gardens* sur la rue Georgia pour y admirer le superbe auvent en bois lamellé croisé qui semble onduler sous la brise. Ensuite il vous faudra surveiller le projet conçu par l'architecte japonais *Shigeru Ban* dont le concept architectural vient d'être approuvé par le conseil de ville. Il s'agira de déposer sur une base de 12 étages construite en béton et en acier, un immense triangle en bois de 7 étages. Le tout complétera le quadrilatère où se trouve actuellement l'*Evergreen Building* d'Arthur Erickson, à l'angle de West Pender, West Georgia et Jervis, ce bel immeuble tout en terrassement et cascades de béton et de verdure, qui est presque tombé sous les marteaux piqueurs des démolisseurs mais qui revivra de belle manière à côté de ce nouvel immeuble spectaculaire.

Agence canadienne d'évaluation environnementale | Canadian Environmental Assessment Agency

Avis public

Projet de raffinerie de pacific Future Energy

Consultation publique sur les lignes directrices provisoires et disponibilité d'une aide financière

Le 7 octobre 2016 — L'Agence canadienne d'évaluation environnementale invite le public à formuler des commentaires sur la version provisoire des lignes directrices relatives à l'étude d'impact environnemental (EIE) du projet de raffinerie de Pacific Future Energy, dans le nord-ouest de la Colombie-Britannique. La ministre de l'Environnement et du Changement climatique a renvoyé l'évaluation environnementale du projet à une commission d'examen indépendante.

Période de consultation publique
L'Agence invite le public à formuler des commentaires sur les composantes de l'environnement sur lesquelles ce projet est susceptible d'avoir des répercussions et sur les éléments à examiner durant l'évaluation environnementale, tels que décrits dans les lignes directrices provisoires relatives à l'EIE.

À la suite de cette période de consultation, l'Agence rédigera la version définitive des lignes directrices relatives à l'EIE et la remettra au promoteur. Tous les commentaires reçus seront considérés comme publics. Les commentaires écrits doivent être présentés au plus tard **le 7 novembre 2016** à :

Brett Maracle, gestionnaire de commission
Agence canadienne d'évaluation environnementale
160, rue Elgin, 22e étage, Ottawa (Ontario) K1A 0H3
RaffineriedePacific@acee.gc.ca

Pour être tenu informé de l'état d'avancement de l'examen, veuillez fournir une adresse courriel au gestionnaire de commission dont le nom apparaît ci-dessus.

Aide financière aux participants
L'Agence offre une aide financière pour favoriser la participation du public et des groupes autochtones à l'évaluation environnementale du projet par une commission d'examen.

L'Agence examinera les demandes reçues d'ici **le 7 novembre 2016**. Les bénéficiaires et le montant de l'aide financière accordé à chacun seront annoncés à une date ultérieure.

Pour présenter une demande d'aide financière, consultez le site Web de l'Agence au acee.gc.ca, sous Programme d'aide financière aux participants, écrivez à PFP.PAFP@acee-ceaa.gc.ca ou composez le 1-866-582-1884.

De plus amples renseignements sur ce projet se trouvent dans le Registre canadien d'évaluation environnementale au acee.gc.ca, au numéro de référence 80127.

Canada

Finances for Newcomer Women with Children

Eligible Participants

CIC eligible newcomer women with children

Becoming a Partner

Recruit your participants or invite us to an existing program

Provide the space

Coordinate scheduling with FSGV

Sharing skills with our children

FSGV provides the facilitator and workbooks

Accessibility supports available

Group Classes

Up to 12 hours of classroom instruction provided by a Financial Literacy Facilitator

Topics Include:

Understanding the Canadian Financial System
How to Access Government and Community Services
Money Management
Budgeting
Credit
Consumerism
Banking
Micro-Loans
Overseas Remittances
Immigrant Loan Program
Investment Tools
Fraud and Identity Theft
Pensions

One to One Mentoring

Opportunity to access up to four hours of one-on-one mentorship

Needs assessment and individual action planning

Referrals to other community resources

Sharing knowledge with our families

For more information or to book classes or mentoring

Phone:
604-638-3390 Ext 3165
Email:
vanceds@fsgv.ca

Visiter La Source en ligne

www.thelasource.com Twitter/Facebook : thelasource

ÉVA CALDIERI

Espace francophone

Une Britanno-Colombienne reçoit la Médaille du Souverain

Le 5 octobre dernier, Son Excellence le très honorable David Johnston, gouverneur général du Canada, remettait, à La Citadelle de Québec, la Médaille du Souverain des bénévoles à des Canadiens qui se sont distingués pendant l'année, partout au Canada.

Si elle n'a pu se rendre au Québec pour recevoir sa décoration, Monique Power, originaire de Maillardville, figurait sur la liste des récipiendaires.

Bercée depuis l'enfance dans le milieu du scoutisme, Monique Power a longtemps été présidente du groupe des Scouts francophones de la Colombie-Britannique. Elle s'occupe désormais principalement de la promotion et de la collecte de fonds du groupe et siège également depuis plusieurs années sur le Conseil d'administration provincial.

C'est pour son engagement au sein des Scouts francophones de la Colombie-Britannique, que Monique Power a reçu cette distinction particulière, qui reconnaît les réalisations bénévoles exceptionnelles de Canadiens partout au pays et célèbre tout un éventail de réussites et de contributions bénévoles.

Pour Monique Power, le scoutisme en français représente des occasions qu'elle n'aurait pas pu vivre dans un environnement anglophone.

« En évoluant dans un milieu francophone, j'ai eu la chance de vivre des expériences privilégiées, notamment au contact des générations précédentes, qui m'ont enseigné les traditions, les chansons et les histoires des francophones du Canada, que leurs parents et grands-parents leur ont transmises », a-t-elle déclaré.

« Pour moi, le scoutisme en français apporte un aspect encore plus culturel à cette tradition. Non seulement cela me permet d'utiliser cette langue au quotidien, mais cela incorpore également les coutumes canadiennes que j'ai toujours estimées ».

« La Médaille du Souverain est une distinction spéciale pour notre organisme car elle reconnaît que le bénévolat peut permettre à un organisme à but non-lucratif de prospérer par pure détermination. Le scoutisme est une tradition chère à beaucoup d'adultes, d'enfants et pour de nombreuses communautés. Pour moi, c'est excitant d'avoir eu un rôle dans le développement social, physique, émotionnel et intellectuel de nos jeunes afin qu'ils deviennent de bonnes personnes. Recevoir cette récompense pour ce travail reconnaît que l'effort investi dans cette aventure, qui permet aux enfants de devenir des citoyens accomplis et responsables, vaut tout le temps passé avec eux ».

Fondé en 1955 à Maillardville, le mouvement des Scouts francophones de la Colombie-Britannique a célébré son 60e anniversaire l'année dernière.

> Pour moi, le scoutisme en français apporte un aspect encore plus culturel à cette tradition.
>
> *Monique Power, récipiendaire de la Médaille du Souverain des bénévoles*

Née à Maillardvillle, Monique Power a grandi dans le scoutisme. Ses parents, originaires de la Saskatchewan ont été engagés dès le début dans la création du mouvement des scouts francophones de la province.

« C'est dans le sous-sol de l'Église de Notre-Dame de Lourdes, que la première meute des Scouts francophones de la province a vu le jour. Mon père, (M. Jean Lambert), aidé par des membres des Chevaliers de Colomb de Maillardville, a ainsi fondé, en 1955, le premier mouvement local de scouts, composé à l'époque de 24 louveteaux âgés de 9 à 11 ans ».

Les Guides francophones, (réservé aux filles), ont ensuite fait leur début en 1957, grâce à l'engagement des femmes, des mamans des pionniers, dont la mère de Monique Power; Mme Suzanne Lambert. Aujourd'hui, les groupes ont fusionné sous les Scouts du Canada.

Aujourd'hui encore, Monique Power remercie ses parents de lui avoir donné cette possibilité d'évoluer au sein de ce mouvement unique. « Mes parents ont transmis aux jeunes membres l'exemple moral, l'exemple du travail d'équipe, du dévouement et de la débrouillardise. Et ces principes font encore part de leur vie quotidienne ».

Monique a débuté en tant que Jeannette, avant de devenir Guide puis Kamsok, un terme issu d'une méthodologie empruntée au monde de l'escalade, qui permet d'imaginer les défis à relever... À travers ces années, Monique a pu participer à de nombreux rassemblements jeunesse. Ses sœurs ont également toujours été mobilisées dans le mouvement et son neveu, Ben Johnston, est l'actuel chef du groupe de Maillardville, qui compte une cinquantaine d'enfants âgés de 7 à 18 ans.

Aujourd'hui, c'est au tour de Monique de faire en sorte que les jeunes scouts puissent bénéficier d'expériences similaires à celles qu'elle a pu connaître dans sa jeunesse.

« Nous avons envoyé beaucoup de nos jeunes scouts à participer à des évènements et rassemblements d'envergure nationale afin qu'ils puissent continuer à apprendre et grandir. Notre prochain objectif est d'envoyer une cinquantaine de scouts au Jamboree en Alberta. Nous devons pour cela récolter 20 000 $. »

À l'instar de son père, à qui l'Institut d'administration publique du Canada a décerné la médaille Vanier, (récompense la plus haute dans le domaine de l'administration publique ou de la fonction publique au Canada), Monique ne cesse d'œuvrer dans et pour la communauté francophone de Maillardville. En obtenant cette récompense, elle marche sur les pas de son père et de sa sœur Diane, (également récompensée à l'échelle nationale).

« Le scoutisme apporte des notions d'entraide et d'engagement communautaire. Il nous apprend également l'importance de la dignité humaine et le respect d'autrui », de conclure Mme Power, qui a à cœur de continuer à enseigner aux jeunes scouts l'importance de la fierté qu'ils éprouvent en tant qu'individus, mais également en tant que membres d'une communauté.

Photo de Lorraine Fortin

Monique Power, présidente du groupe des Scouts francophones de la C.-B.

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web. (604) 682-5545 ou info@thelasource. com

La Belgique à l'honneur du Coup de cœur francophone 2016

Fondé à Montréal en 1987, le festival Coup de cœur francophone est un évènement musical dédié à la découverte et à la promotion de la chanson dans ses multiples expressions. Présenté chaque année en novembre à Montréal, le festival est également représenté dans près de 45 villes canadiennes. Chaque année, il réunit des artistes de la scène nationale et internationale s'inscrivant dans une programmation principalement axée sur l'émergence, l'audace et la création.

En Colombie-Britannique, c'est à Vancouver que les artistes sélectionnés cette année se produiront lors de trois représentations : le 29 octobre, le 5 novembre et le 19 novembre. Co-présenté par le Centre culturel francophone de Vancouver, le festival célébrera sa 22e édition, en accueillant des artistes francophones venus d'horizons différents.

Ce sont Alexis Normand (Saskatchewan) et Ariane Mahrÿke-Lemire (Alberta), qui lanceront les festivités le samedi 29 octobre, au Café Deux Soleils. Ces deux grandes voix de l'Ouest canadien seront réunies autour d'un spectacle fusionnant leurs deux univers musicaux, intitulé *On n'est pas des cowgirls !*

Le 5 novembre, ce sera au tour du groupe QW4RTZ de monter sur la scène du Norman Rothstein Theatre. En tournée dans les écoles du Grand Vancouver du 1er au 4 novembre, le groupe québécois composé de quatre artistes en profitera pour amuser, émouvoir et faire danser un autre public lors de son passage dans l'Ouest canadien. Véritables artistes de scène au style un brin déjanté, les membres du groupe reprendront des chansons populaires et des airs connus à cappella, dans une mise en scène éclatée de Serge Postigo.

Pour clôturer la page britanno-colombienne du festival, les organisateurs ont invité Antoine Chance (Belgique), avec en première partie Joshua Minsky (NYC et Vancouver), le samedi 19 novembre au Revue Stage à l'île Granville. Pour l'occasion, cette soirée particulière, au cours de laquelle Antoine Chance présentera pour la première fois à Vancouver son album pop-rock « fou », sera intitulée « Coup de cœur pour la Belgique ».

Fils du célèbre illustrateur belge Philippe Geluck (« Le Chat »), Antoine Geluck a choisi de transposer en français son nom de famille qui signifie « chance » en flamand. Le jeune homme baigne dans la culture dès son plus jeune âge. Adulte, il part en Angleterre pour étoffer son expérience musicale.

Dans tout son spectacle, Antoine Chance nous dévoilera une poésie sobre et désarmante. L'ivresse est bel et bien là au rendez-vous, avec des textes simples et résolument pop, le verbe concis et touchant.

Pour réchauffer la salle sur cette thématique belge, le troubadour vancouvérois, né à New-York, Joshua Minsky, entonnera quelques-unes des plus belles chansons de Jacques Brel, sans doute le plus talentueux chanteur belge du siècle dernier.

Après avoir passé douze ans à sillonner l'Europe, Joshua Minsky est retourné à Vancouver en 1996, où il a mis sur pied un répertoire de chanson française classique qu'il interprète avec un timbre incomparable, simplement accompagné d'une guitare, d'une contrebasse et d'un saxophone. Le public de Vancouver a déjà pu apprécier son talent lors des éditions du Coup de cœur francophone de Vancouver de novembre 2002 et 2015. Depuis, Joshua a participé également au concert *T'as voulu voir Vancouver*, un hommage à Jacques Brel, au Waterfront Theatre et à un hommage à Edith Piaf au Arts Club Theatre. Gagnant du Prix de la presse au Pacifique en chanson 2008, il a offert une prestation au Dîner en blanc de Vancouver en 2013.

« Witness » : là où l'observateur est observé

par CATHERINE LEFEBVRE

Aujourd'hui, sans rien vous apprendre, nous sommes au cœur de la technologie. Continuellement, nous interagissons avec elle. Mais quelle est notre véritable relation avec celle-ci ? Dirigeons-nous la technologie ou s'agit-il plutôt de l'inverse qui se produit ? Pour réfléchir à cette question, la New Media Gallery vous invite à découvrir les différentes façons de percevoir la technologie avec sa nouvelle exposition *Witness*, présentée jusqu'au 6 novembre à New Westminster.

Photo de New Media Gallery

L'artiste allemand Björn Schülke présente Vision Machine #3.

Cette exposition d'art contemporain – médias numériques et électroniques – illustre les espoirs et les craintes du processus d'une technologie. Cette dernière observe, capture et devient alors un témoin universel. Bien que l'exposition *Witness* présente des facettes de la technologie, il n'est aucunement nécessaire d'être un expert ou amateur des nouveaux médias pour apprécier ses installations.

« Nous ne mettons pas l'accent sur la technologie dans le propos, mais plutôt sur d'autres aspects comme la communication : cette connexion dans le monde qui nous entoure, à travers l'art contemporain et la théorie, scientifiquement, philosophiquement et en des termes psychologiques », souligne Sarah Joyce, directrice et conservatrice de la New Media Gallery.

Différentes visions

Les directeurs-conservateurs de la New Media Gallery, Sarah Joyce et Gordon Duggan, ont fait plusieurs démarches et recherches afin de dénicher des œuvres d'art uniques et connexes pour réaliser cette exposition qui se distingue.

« Nous examinons constamment l'art et les artistes. Nous le faisons par le biais des critiques et par des visites d'expositions. Parfois, il faut un certain temps à une œuvre d'art pour être présentée dans une galerie. Le processus de fabrication des expositions est souvent très long ! Nous laissons toujours les œuvres d'art parler d'elles-mêmes. Nous ne choisissons pas un thème pour l'illustrer par la suite avec l'art; c'est plutôt le contraire », affirme Sarah Joyce.

Au bout de leurs recherches, ils présentent finalement cinq œuvres d'art internationales, créées entre 1992 et 2016. Tout d'abord, celle de Rafael Lozano-Hemmer, *Surface Tension*, a été exposée dans le monde entier, et ce, dans certaines des plus prestigieuses institutions, depuis 1992. Cette œuvre met en référence l'utilisation des technologies de surveillance et du rôle des exactitudes d'un regard fixe militariste. Le plus récent travail de Adam Basanta *Like A Truly Magical Moment* a été créé seulement l'année dernière. Avec cette œuvre, « il s'amuse à tordre les codes ou en abuser de manière à créer une fissure dans notre compréhension de la technologie et de sa place dans notre vie ». L'exposition comprend de plus le provoquant travail de la Marseillaise France Cadet intitulé : *Do Robotic Cats Dream of Electric Fish ?* Une œuvre fascinante par Stanza (UK), *The Agency at the End of Civilization 2014*, présente un avenir parallèle qui combine les données du temps réel avec de faux récits. Et finalement, l'artiste allemand Björn Schülke présente *Vision Machine #3* : un projet sensible caractérisé par sa conscience intérieure animée.

« Nous sommes ravis que cette exposition soit si populaire ! Elle semble être appréciée par les gens de tous âges et de milieux variés. Chaque œuvre explore différents types point de vue : la surveillance, la vue robotique, les villes surveillées, et la vision militaire. Mais les œuvres explorent aussi l'agitation, l'empathie et la paranoïa », rajoute Sarah Joyce.

Dans l'air du temps

Les arts médiatiques se définissent comme un ensemble d'explorations et de pratiques artistiques, dont les processus et les œuvres utilisent principalement les technologies numériques (vidéo, robotique, multimédia, interactif) pour la création et la diffusion. Il s'agit là d'un art de plus en plus pratiqué. L'artiste d'art contemporain Adam Basanta voit dans cette forme d'art l'occasion d'unir divers éléments techniques et de former des relations étranges pour créer un résultat très différent de ce à quoi la technologie est destinée, comme il a fait pour sa création.

Selon l'artiste, la réflexion proposée dans *Witness* est très importante en ce moment. « La technologie est tout autour de nous, et devient lentement "invisible". Nous cessons de remarquer que nous l'utilisons. Dans le même temps, nous sommes inondés de publicités et les forces du marché encouragent la consommation, et ce, sans être critique face à la technologie. Les œuvres d'art avec la technologie contestent en quelque sorte leur utilité, leur valeur économique, leur promesse d'un mode de vie radicalement amélioré à faible coût, cela est crucial pour une compréhension plus critique de la technologie et de la façon dont elle nous entortille », affirme Adam Basanta.

Witness
New Media Gallery,
Ville de New Westminster
Exposition jusqu'au 6 novembre
www.newmediagallery.ca

PASCAL GUILLON

Carte postale

Photo par Pascal Guillon

Le célèbre mammouth au Musée provincial à Victoria.

Pas de musées pour les pauvres

Il fut un temps où des philanthropes progressistes avaient décidé que l'accès à la culture devait être un droit et non plus un privilège. Grâce à des initiatives privées et gouvernementales, des réseaux de bibliothèques publiques et gratuites ont vu le jour en Grande-Bretagne au 19e siècle. Dans le même souci de rendre la culture et l'éducation accessibles à tous, l'Angleterre s'est dotée de grands musées ouverts gratuitement à tous. Ces grandes institutions, comme le *Victoria & Albert*, le *British Museum* ou la *National Gallery* de Londres, s'appuient sur des statuts fondateurs garantissant à perpétuité la gratuité des lieux. Cette tradition a été reprise dans d'autres pays du *Commonwealth* comme le Canada. C'est ainsi que le musée provincial de Colombie-Britannique, fondé en 1886 à Victoria, a été ouvert gratuitement à tous pendant près d'un siècle. Ce n'est plus le cas.

> Les touristes se demandent pourquoi le musée des beaux-arts de Vancouver coûte plus cher que le Louvre…

Depuis La grande révolution conservatrice des années Reagan et Thatcher, l'austérité est le grand mot d'ordre. Les gouvernements se doivent de réduire le fardeau fiscal des riches, quitte à faire payer les pauvres. À l'époque du *there is no free lunch* il n'est pas question de *gaspiller* de l'argent sur la culture. L'entrée au musée coûte maintenant 20 $, taxe non comprise. Ça coûte encore plus cher si vous voulez voir également le film *IMAX*. Il est hors de question pour une famille à faible revenus d'y emmener les enfants. Sur le campus de l'Université de la Colombie-Britannique, le musée d'anthropologie (prix d'entrée 18 $) fait des efforts en offrant des billets à 10 $ les jeudis soir de 17 h à 21 h. Les administrateurs de musées font ce qu'ils peuvent pour boucler les fins de mois alors que le gouvernement rechigne à financer adéquatement la culture. Les commentaires des touristes qui se rendent au musée des beaux-arts de Vancouver portent souvent sur le prix. Ils se demandent pourquoi ça coûte plus cher que le Louvre ou les autres grands musées de Paris, Berlin ou Rome.

Il existe dans notre province des musées qui sont en si piteux état qu'un prix d'entrée, aussi minime soit-il, frise l'escroquerie. C'est, à mon avis, le cas du musée maritime de la Colombie-Britannique à Victoria. Le domaine maritime étant au cœur de l'histoire de la province, on est en droit de s'attendre à un musée d'importance, surtout si l'on sait que cette institution a entreposé 35 000 pièces de collection, 800 modèles de bateaux, 6 000 livres d'histoire maritime, 1 800 cartes et 36 000 photographies. Or, quand on arrive à l'adresse indiquée, soit le 634 de La rue Humboldt, on se trouve devant un espace commercial anciennement occupé par un magasin. Après avoir payé vos 10 $ (plus taxe) vous pénétrez dans une sorte d'arrière-boutique ne contenant que quelques maquettes de paquebots et quelques photographies. Les bénévoles qui travaillent dans ce mini-musée expliquent que l'institution est tellement sous-financée qu'elle passe le plus clair de son temps à chercher des dons.

Photo par Pascal Guillon

Le pauvre Musée maritime de Colombie-Britannique à Victoria.

Impensable, donc, pour une famille à faibles revenus, d'emmener les enfants aux musées. À Vancouver, il était cependant possible d'emmener les gamins à l'aquarium du parc Stanley. Certes, les prix d'entrée sont exorbitants, mais, derrière l'aquarium, existait un accès public gratuit permettant de voir, à travers les vitres, quelques animaux marins. Cet accès est maintenant fermé. Les pauvres n'ont qu'à rester chez eux. Après tout, *there is no free lunch*.

Rokia Traoré : belle voix d'Afrique à Vancouver

par VALÉRIE SALTEL

Compositrice et interprète originaire du Mali, Rokia Traoré est une artiste francophone reconnue sur la scène internationale pour sa musique éminemment appréciée tant par la critique que par le public du monde entier. En plus de son talent musical, Rokia est une musicienne doublement engagée pour le respect des droits humains auprès des réfugiés avec l'ONU et pour son soutien à la musique comme vecteur de développement du continent africain.

Chanteuse aux multiples accents et aux expériences de voyage depuis son enfance, elle sera en concert sur la scène du Kay Meek Centre le vendredi 4 novembre prochain à West Vancouver dans le cadre d'une tournée nord-américaine. Rencontre avec une artiste accomplie, femme de ce monde, audacieuse… influente.

La musique pour apaiser les tensions

La création musicale malienne est en pleine effervescence. Comme ses compatriotes, Amadou et Mariam ou encore Fatoumata Diawara, Rokia Traoré crée un espace musical contemporain qui exprime avec clarté la réalité de son pays d'origine.

Dans la pièce *Beautiful Africa*, elle livre une musique très actuelle aux influences très rock mais toujours personnelles. Être soi-même et l'assumer est une des grandes forces de la chanteuse. Elle affirme : « Le fait d'être un personnage relativement public augmente la portée de mon engagement, de mon amour et de mon respect pour la vie et pour les autres autour de moi ».

Partageant son temps entre l'Europe et le Mali, elle vit toutefois à Bamako. Son sixième album s'intitule *Né So*, en langue bambara, qui se traduit par *chez moi*. Elle y parle d'un pays en conflit, du peuple malien que l'on déplace mais n'oublie jamais d'y ajouter beaucoup d'amour et de compassion. Elle déclare : « Le Mali, l'Afrique sont ma base, mais le monde et l'actualité m'intéressent. L'Afrique et le Mali sont aussi actuels, sans même devoir le montrer. Je pense que c'est cette image actuelle et dynamique que je représente à l'instar de toute une génération ».

La musique malienne évolue très vite et fait évoluer les traditions pour qu'elles demeurent culturellement pertinentes. Elle colle à la peau de Rokia et celle-ci le fait savoir.

À cœur ouvert !

« Tout ce que j'ai appris m'a également fait comprendre tout ce que je ne sais toujours pas. Quarante ans, ce n'est pas suffisant pour passer des messages aux jeunes. J'ai encore beaucoup à apprendre de ce monde… La vie, tout ce qui en fait partie m'inspire. Du coup, je n'arrête pas. Je vois des possibilités, des projets en tout et partout. La vie est extraordinaire ».

Sa musique extériorise les tensions émotionnelles. Elle n'hésite pas à nous confier sans détour les problèmes que rencontrent les artistes africains en tournée internationale et dénonce les barrières logistiques qu'elle affronte sur son chemin professionnel. Dans l'entrevue, elle avoue que la préparation de son concert est difficile : « …je ne sais pas ce que nous serons capables d'amener jusqu'au Canada dans un contexte où il devient de plus en plus compliqué pour des artistes africains de venir simplement donner des concerts, montrer leur travail et rentrer chez eux ».

Ce cri du cœur ne lui fait pas oublier que le métier d'artiste est sa vocation. « La vie est faite de mouvements et de rythmes. La manière de percevoir ces mouvements et ces rythmes et d'en faire partie est le destin, la vocation… le métier des artistes. Il est vrai que j'aime percevoir la vie dans ces mouvements et ces rythmes, entendre et voir ce qui échappe à d'autres et enfin, le ressortir, le montrer ».

Comme la braise sur le feu, elle continue les revendications et interpelle sur les faits de la dure réalité du métier. « Je ne sais pas jusqu'à quand il sera encore possible de tenir dans ces conditions financières et administratives extrêmement difficiles, mais cette fois-ci encore nous aurons réussi à mener le spectacle de mon dernier album *Né So* jusqu'à vous et avec le plaisir de monter sur scène… exercer nos métiers. Nous interpréterons toutes les chansons du dernier album et quelques-unes d'autres albums ».

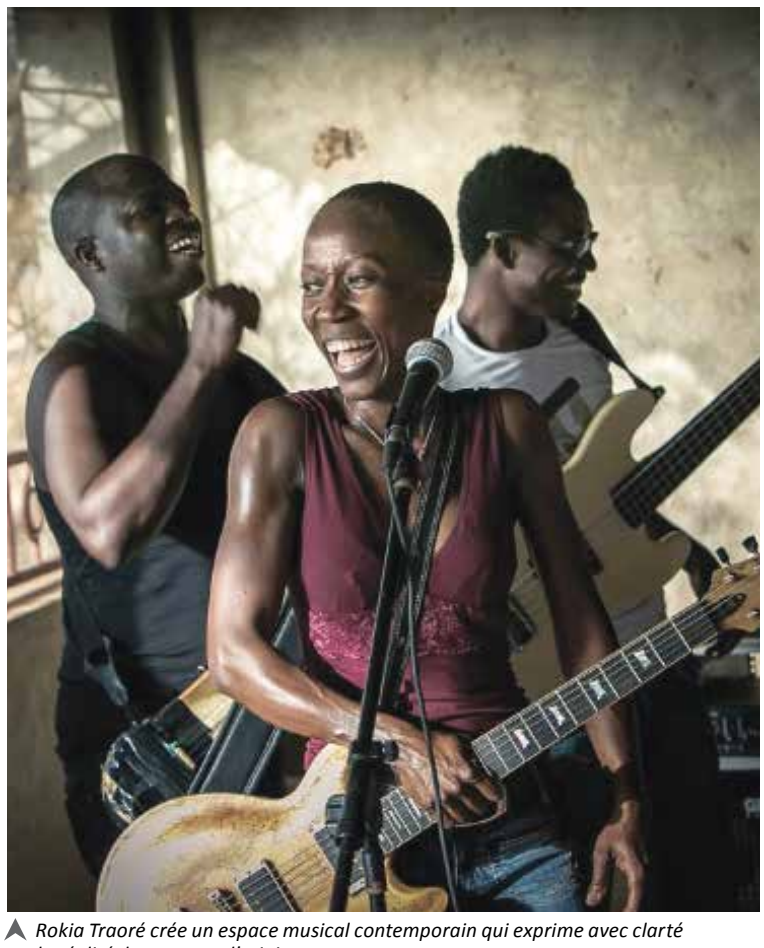


Photo par Danny Williams

Rokia Traoré crée un espace musical contemporain qui exprime avec clarté la réalité de son pays d'origine.

Rokia Traoré
Vendredi 4 novembre
Kay Meek Centre
www.kaymeekcentre.com
www.rokiatraore.net
Billets en vente : www.capilanou.ca ou 604-981-6335

Suite "Verbatim" de la page 1

visite familiale à Winnipeg. Le voyage était long et, finalement, nous nous sommes arrêtées dans un restaurant. Il y avait l'internet et après avoir roulé des heures durant à côté de champs qui n'en finissaient plus, nous étions enchantées de trouver cet endroit au milieu de nulle part. La serveuse du restaurant nous a présenté des menus avec des choix tels que samosas, biryani et autres mets indiens. J'étais confuse car ce que je désirais c'était ce que l'homme (blanc) à la table voisine avait dans son assiette, un hamburger avec des frites. J'ai attendu dix minutes et j'ai demandé à la serveuse si je pouvais avoir ce qu'il avait. Elle me répond : h« Oh, vous vouliez le menu canadien ? ».

En y réfléchissant maintenant, je dois dire que j'en avais un peu fait un drame. La raison principale, en est que je vis dans une ville cosmopolite comme Vancouver. Je ne prétends pas que la diversité n'existe pas à Saskatoon, je suis certaine que si, mais je n'avais jamais vécu une telle situation auparavant.

Disons simplement que, d'un ton assez calme, ma sœur et moi nous sommes expliquées avec la serveuse et le gérant (qui était Punjabi, ce qui m'a laissée encore plus surprise). Puis nous sommes parties manger au *Kentucky Fried Chicken* Ce qui ne m'a pas remonté le moral.

Ce n'était pas une question de racisme. La morale de l'histoire est simple : la couleur de ma peau ne devrait pas déterminer la façon de me faire servir.

Cette expérience m'a rendue encore plus reconnaissante envers ma vie ici à Vancouver. Nous tenons notre diversité pour acquise mais l'on doit aussi reconnaître que la diversité varie selon l'endroit. Malheureusement, tous ne peuvent pas habiter une ville si riche en cultures telle que Vancouver. La diversité culturelle et l'acceptation sont deux choses dont on ne reconnaît pas pleinement la valeur avant de se retrouver dans une situation où elles ne sont pas si manifestes.

Je peux honnêtement dire que j'ai passé la moitié de ma vie au Sri Lanka et l'autre moitié ici à Vancouver. Et que, décidément, je suis plus qu'heureuse que mes parents aient choisi Vancouver plutôt qu'ailleurs.

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

Rendez-vous pour un concert catastrophique

Après une tournée mondiale couronnée de succès, Thomas Monckton en collaboration avec le Circo Aereo posera ses bagages à Vancouver fin octobre pour pas moins de 12 représentations de son spectacle *The Pianist : A Concert Catastrophe* du 25 octobre au 6 novembre. Si le nom du spectacle est pour le moins original, attendez d'en connaître plus sur l'artiste derrière tout ça…

« C'est bien la pire folie que de vouloir être sage dans un monde de fous » disait Érasme dans son *Éloge de la folie*. Cela, Thomas Monckton l'a bien compris en choisissant d'annoncer que son concert va être une catastrophe ! Au moins, il ne promet pas la perfection sur scène, but bien inatteignable au demeurant. Passé l'étonnement, que peut-on réellement s'attendre à voir sur les planches du théâtre York ?

Photo par Juho Rahija

Thomas Monckton en spectacle.

Un pianiste doué… Ou du moins le croit-il !

Le pianiste qui est au centre de ce spectacle est au sommet de son art. Divertissant la haute société, il se tient en haute estime et se sent fier d'être impeccable sous tous les aspects, glissant gracieusement à travers la vie comme sur la scène. S'il devait se décrire en un seul mot, il dirait qu'il est « perfection ». Seulement, ce qu'il pense de lui-même n'est pas nécessairement en adéquation avec la réalité !

Ce spectacle est exécuté en solo sur scène par Thomas Monckton et présente un mélange de clown classique et de cirque contemporain. Élément central de la mise en scène : un piano à queue avec cet artiste qui n'arrive jamais à réaliser ce qu'il souhaite. Rien ne se passe comme prévu et les réactions de ce clown sont propres à déclencher l'hilarité du public. Au fur et à mesure que le spectacle évolue, Thomas Monckton déploie son savoir-faire et exécute des acrobaties de plus en plus complexes.

L'humour est international

« Le spectacle a été joué autour du monde depuis 2013, en Europe, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Amérique du Nord et à Hong Kong », explique Thomas Monckton. Quand on lui demande quel est le retour habituel du public face à son spectacle, ce dernier réfléchit avant de dire que les réactions sont toujours très positives. « Le public nord-américain est très agréable, car il est particulièrement expansif et réactif. C'est très drôle de voir cet enthousiasme. »

Il n'y a pas de texte et tout est physique pendant une heure de durée, ce qui inscrit d'autant plus le spectacle dans cette dynamique internationale. Le public de Hong Kong a également fait bonne réception à la pratique du cirque humoristique de Thomas Monckton, ce qui est très positif à l'arrivée.

Thomas Monckton n'est encore jamais venu à Vancouver, mais se sent proche de cette ville, car sa mère en est originaire. Il connaît cependant le Canada puisqu'il est francophile et que c'est lors d'une représentation à Montréal dans le cadre de « Complètement cirque » qu'il a pu nouer contact avec le théâtre Cultch.

Un artiste globe-trotter

Thomas Monckton est né et a grandi à Patea en Nouvelle-Zélande. Ses premières formations en cirque le poussent à explorer cette discipline et à s'expatrier pour trouver de meilleures écoles. Son choix le porte vers l'École internationale de théâtre et de mime de Jacques Lecoq à Paris. Il étudiera deux ans dans la capitale française et y restera deux années supplémentaires avant de s'installer en Finlande et de collaborer depuis lors avec le cirque Circo Aereo.

Thomas Monckton a noué une relation spéciale avec le cirque finnois : « c'est une petite communauté, mais elle est vibrante, c'est un mélange de pragmatisme et de logique. Ils ont un esprit très pratique et peuvent mélanger les styles tout en étant créatifs et productifs ».

L'humour s'est imposé très vite aux yeux de l'artiste néo-zélandais comme étant ce qu'il voulait faire : « Je me suis essayé au théâtre plus sérieux, mais je n'aime pas tellement ça, car, quand on fait de la comédie, on travaille d'instinct avec le public et on sait tout de suite si quelque chose fonctionne ou pas, ou même ce que les personnes pensent, car elles rient. Et ça c'est agréable. Tandis que quand vous faites quelque chose de sérieux, vous n'avez aucune idée de ce qu'elles pensent. »

La carrière de Thomas Monckton a depuis lors été très prolifique, ce dernier ayant participé comme acteur et créateur dans pas moins de cinq projets différents depuis quelques années. Attention à ceux qui penseraient que s'essayer au clownisme est facile pour autant, c'est un travail en perpétuelle amélioration : « En définitive, ce n'est pas facile de faire rire les gens, je trouve juste que c'est plus intéressant d'avoir ce dialogue qui continue sans même utiliser de texte tout au long du spectacle. »

Difficile de trouver un spectacle plus universel que celui-là… À noter qu'il est extrêmement rare qu'une production comme celle-ci se produise pour plus de 10 représentations, autant saisir cette chance tant que c'est possible !

The Pianist: A Concert Catastrophe, présenté par le théâtre Cultch
Du 25 octobre au 6 novembre
au théâtre York,
639 Commercial Drive
Billets à partir de 20 $.

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource. com

Agenda

Exposition de Cara Bain: *In Their Midst*
Du 11 octobre au 30 octobre
Au Silk Purse Arts Centre,
1570 Argyle Avenue,
West Vancouver

Inspirée par la grâce et la bonté des gens de sa collectivité, la peintre Cara Bain partage cette vision du monde avec des portraits colorés, dynamiques et expressifs. Entrée libre.

* * *

Joseph and the Amazing Technicolor Dreamcoat
Du 4 au 19 novembre
Au Michael J Fox Theatre
7373 MacPherson Avenue,
Burnaby

Cette comédie musicale écrite par Tim Rice et composée par Andrew Lloyd Webber se place en Égypte ancienne et raconte la quête de Joseph et de ses onze frères en s'inspirant du livre de la *Genèse*. Entrées entre 25 $ et 39 $ selon les journées et réductions.

* * *

Convergence Contemporary Ballet Company
Samedi 5 novembre à 19 h
Au Oak Bay Secondary Theatre
2121 Cadboro Bay Road, Victoria

Cette jeune compagnie de danse ouvre sa deuxième saison avec ce spectacle présentant des travaux des trois chorégraphes Angela Mousseau, Sarah DeVito et Dana Fry Blanco. Entrées à 25 $.

Photo de Convergence Contemporary Ballet Company

Suite "Toussaint" de la page 2

un rôle capital dans la pensée et dans les pratiques religieuses de la civilisation asiatique, non seulement en Chine mais un peu partout en Asie, particulièrement dans les pays comme la Corée, le Japon et surtout le Vietnam. L'Asiatique n'a jamais eu l'esprit religieux comme on l'entend en Occident. Il est avant tout, et surtout, conformiste et attaché aux traditions.

Par exemple, en Chine, la fête de Qing Ming, au début du mois d'avril, est essentiellement consacrée à la visite et au nettoyage des tombes familiales. La fête des fantômes (Zhong yuan jie), l'équivalent de l'Halloween, qui se déroule le 15e jour du septième mois lunaire, est pour sa part consacrée aux « esprits orphelins et fantômes sauvages » auxquels sont offerts des repas réconfortants et des cérémonies pour leur délivrance.

En bref, il est essentiel de comprendre que novembre pour les catholiques, c'est par excellence le mois de la charité et de la reconnaissance, le mois des vivants et des morts, fortifiant leur espérance dans la force silencieuse de la grâce, tout comme pour les coutumes et rites religieux qui existent dans d'autres religions.

Réserve de parc national des Îles-Gulf

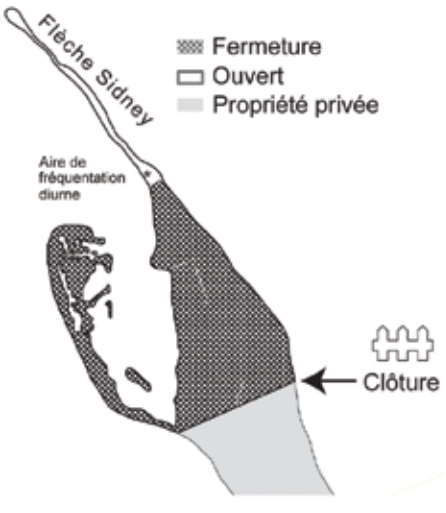
SECTEUR FERMÉ — FLÈCHE SIDNEY

1 novembre 2016 jusqu'au 28 février 2017

Une portion du secteur de la flèche Sidney, située dans la réserve de parc national des Îles-Gulf, sera fermée au public du 1 novembre 2016 jusqu'au 28 février 2017.

Le secteur, qui se situe au sud de l'aire de fréquentation diurne, sera fermé pour des raisons de sécurité publique en vue de permettre aux Autochtones de chasser durant cette période. Les bouées d'amarrage et la flèche en soi resteront accessibles au public. Des avis de fermeture seront affichés sur place.

Pour obtenir de plus amples renseignements, communiquez avec le bureau du parc au 250-654-4000 ou 1-866-944-1744.



Parcs Canada Parks Canada

Canada